Neuvième Année. Dimanche 20 Juin 1897 N° 11.

LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an........ **6** francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

SOMMAIRE. — Médecins et Morbicoles ; Dr JOURDAN ET ERNEST BOSC. — A la Société des Sciences Psychiques ; PHILOPHOTÈS. — A la Loge Anante ; E. B. — La Dentellière du Puy (suite) ; M. A. B. — A nos lecteurs.

MÉDECINS ET MORBICOLES

Depuis fort longtemps on dit : *la concurrence est l'âme du commerce!*

Nous trouvons faux cet adage, si on l'applique à la médecine et aux médecins. Je sais bien que l'on nous objectera, mais la médecine n'est pas un commerce!

Est-ce bien certain ?

Est-ce que beaucoup de médecins, beaucoup trop même ne perçoivent pas chez le pharmacien, un tant pour cent sur les remèdes qu'ils lui font écouler ? La chose est certaine nous pourrions en fournir la preuve par la longueur des ordonnances médicamenteuses et aussi par le changement de remèdes à chaque visite de *l'homme de l'art ;* enfin par les prospectus de spécialistes qui promettent tant pour o/o aux docteurs sur l'écoulement de leurs produits, etc., etc, aussi dirons-nous à nos lecteurs :

Dieu vous garde des morbicoles !

Revenons à l'idée que l'exercice de la médecine doit être considérée aujourd'hui comme un commerce véritable, sinon comme une lucrative industrie.

En veut-on une preuve ?

Il existe actuellement un nouveau genre de médecin ou plutôt de médecine appelée à un grand avenir l'*Electrothérapie.*

Or, voici ce que le docteur Jourdan, de la Faculté de Paris, écrit dans son journal (1):

« Un de nos vieux amis qui exerce dans une importante ville de province, nous écrivait la semaine dernière pour nous demander dans quel but nous faisions une campagne qu'il qualifiait de *très violente* contre ce que nous appelons la médecine officielle.

« Il s'étonnait de nous voir partir en guerre à chaque instant contre les médecins d'aujourd'hui, et nous disait que jamais, dans sa carrière déjà très longue, il ne lui avait été donné de constater la moindre indélicatesse dans les rapports de ses collègues envers leurs clients. Il nous citait au contraire de nombreux actes de désintéressement et de charité, qui étaient tout à la louange de leurs auteurs.

« Certes, loin de nous la pensée de vouloir ériger en règle générale ce qui n'est que la faute de quelques-uns. Notre intention, d'ailleurs, n'est pas de viser telle ou telle autre personnalité. Notre ambition est plus haute. Il est un fait certain, c'est que depuis une vingtaine d'années, on a scandaleusement abusé des nouveaux remèdes d'une part et des opérations sanglantes de l'autre. Citer simplement la *liste officielle et complète* des drogues qu'une réclame éhontée lance dans le public en une seule année, devient pour les mémoires les mieux exercées, un jeu aussi difficile que celui qui consiste à nommer par leur nom les quarante immortels qui font le plus bel ornement du bi du bout du Pont des Arts. Il y a donc là un abus criard qu'il faut signaler et dont on doit démontrer les dangers. De ces dangers évidemment le plus grave, est que ces médicaments sont donnés à tort et à travers, sans que leurs propriétés et leur dosage soient suffisamment connus, et qu'en outre ils sont administrés pour la plupart sous forme de spécialités pharmaceutiques, dont pas un des docteurs qui les ordonnent ne connaît la composition exacte. C'est ainsi que le rôle du médecin devient chaque jour plus secondaire, et ce n'est qu'à lui-même qu'il doit s'en prendre de la diminution et de la déchéance de son autorité. A quoi bon aller le consulter, quand on trouve à la quatrième page d'un journal quelconque, tous les renseignements désirables sur la vertu et les applications de tel ou tel élixir ? Le médecin n'en sait pas plus long qu'il n'y en a sur la pancarte qui sert d'enveloppe au flacon où l'apothicaire renfer-

---

LA MÉDECINE ÉLECTRIQUE , n° du 10 Mai 1897 — *Causerie Médicale.*

me sa *bienfaisante* liqueur, et dès lors le malade s'habitue à se passer de son intervention, puisqu'il a déjà pu constater par lui-même ou par d'autres que toutes leurs ordonnances les plus fameuses ne servaient plus qu'à l'écoulement d'un produit, dont la publicité lui avait déjà vanté l'excellence de toutes les matières et sous toutes les formes.

« D'un autre côté, a-t-on assez abusé des opérations hasardeuses, des ouvertures de ventres, des raclages de matrices ? Il serait long le martyrologe des malheureuses femmes dont un bistouri inhabile ou stérile n'a pas diminué les souffrances, mais a en revanche souvent aggravé l'état.

« Voilà une série de faits indéniables ! Hé bien ! il n'est que temps de s'élever et de réagir contre ces coutumes grotesques ou barbares ! Nous considérons donc comme un devoir sacré de pousser un cri d'alarme, trop heureux si ce cri peut être entendu de ceux de nos collègues qui seraient tentés de compromettre leur dignité professionnelle dans la prescription de spécialités louches ou dans des opérations du genre de celles qui amenaient tout dernièrement deux médecins de Paris sur les bancs de la Cour d'assises de la Seine.

Dr Jourdan. »

Voici donc un honorable docteur qui réagit avec raison contre la vieille médecine et qui préconise l'Electrothérapie qui est en effet la Médecine de l'avenir.

Un autre journal *La Médecine Nouvelle*, prône également l'Electrothérapie sous le nom de : *Le Nouveau Vitalisme* et principalement la Métallo-thérapie ; ce journal s'efforce de répandre un minuscule appareil *qui n'est guère plus large qu'une pièce de cinq francs en or* ; elle le nomme *Vitalogène*, c'est une simple plaque, nous allions dire *plaquette*, dynamodermique.

Par ce qui prcéde, on voit donc bien établie la concurrence médicale ; d'où grand danger pour le pauvre malade.

Aussi dirons-nous en terminant, qu'autant on doit avoir du mépris pour les faiseurs, autant on doit avoir du respect pour le vrai médecin, pour l'honnête homme qui exerce sa profession, comme un véritable sacerdoce. — Nous sommes avec ceux-là, et ils seront certainement avec nous, car ils partagent nos idées sur les misérables morbicoles, qui déshonorent leur profession : *la première des professions !*

Ernest Bosc.

A LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES PSYCHIQUES

La séance est ouverte à 4 heures moins vingt-cinq ; lecture du procès-verbal de la dernière séance et adoption.

Le président M. le Dr Tison annonce que le Dr Encosse qui devait faire une communication sur le spiritisme et l'occultisme l'a informé qu'il ne pouvait se rendre à la séance ; en conséquence le Président donne la parole au Dr Daryl relativement à l'enquête qu'il a faite sur un cas de clairevue de la sœur Marie-Madeleine qui a trouvé la mort dans le Bazar de charité ; lequel cas, d'après le Docteur se résume en trois faits principaux :

1° La sœur annonça qu'elle mourrait avant une de ses parentes beaucoup plus âgée qu'elle et qu'après sa mort cette parente se ferait religieuse.

2° Le 2 mai, elle annonça devant une de ses compagnes qu'elle mourrait bientôt brûlée.

3° Elle renouvella le lendemain la même prédiction devant une autre de ses sœurs.

Ces faits qui se sont tous réalisés sont étayés sur des preuves irrécusables.

Mlle Julie Garinet, en religion sœur Marie-Madeleine, était d'un caractère enjoué, n'avait aucune prédisposition à être visionnaire, hallucinée ou hystérique.

La parole est ensuite donnée à M. Moutram à propos des apparitions de Tilly. Il informe la réunion que des visionnaires fixent le soleil pendant plus de vingt ou trente minutes, ce que personne ne saurait faire, lui-même qui a vécu en Orient ne peut pas fixer le soleil. Il cite ensuite un cas miraculeux survenu dans un village près de Tilly d'une jeune fille qui malade depuis 6 ou 7 ans et gardant le lit était devenu aveugle depuis 13 mois. — Le curé du village l'engagea à invoquer Jeanne d'Arc et à faire une neuvaine. La jeune fille résiste d'abord disant avec raison qu'elle ne veut rien demander, Dieu sachant ce qu'il avait à faire pour elle ; finalement elle consent et cède au prêtre qui revient plusieurs fois à la charge, et au bout de 5 jours, c'est-à-dire avant la fin de neuvaine, la jeune fille recouvre subitement la vue, bien que le médecin qui l'a soignée déclare sa maladie incurable. Cependant aujourd'hui la jeune fille qui a toujours la même maladie d'yeux (on n'a pas dit laquelle) y voit si bien qu'elle peut se livrer à des travaux très fin d'aiguille et de broderie.

A propos des visionnaires de Tilly, une discussion des plus intéressantes s'engage à propos de la reproduction sur la rétine des yeux des visionnaires, d'anges, de croix et de vierges.

Prennent part à la dicussion : MM. de Lespinasse, D[rs] Roux, Brettes Lemerle, mais les membres de la société qui discutent sur ce fait de reproduction ne paraissent nullement connaître la question, le marquis de Lespinasse, notamment, dit que cette vision est objective, ce qui est complètement faux, cette reproduction est entièrement subjective ; elle est vue par les visionnaires par leur sens interne, assez développé chez eux pour faire apparaître sur la rétine ce qu'ils voient intérieurement. Il existe même une maladie qui engendre ce phénomène qui chose curieuse à l'air d'être totalement ignorée par les nombreux médecins qui se trouvent dans la salle des séances ; ce phénomène se nomme *Pseudoblepsis*.

Voici aureste une note parue dans un opuscule anglais traduit par J. F. Chevalme éditeur à Rouen :

Nous lisons page 24, dans l'ouvrage *Vie et Esprit* du D[r] Robert Lewins : « La conversion de Paul se résout en une forme apoplectique ou épileptique du coup de soleil accompagné de *pseudoblepsis*, genre de *Dysaesthesia* de la nosologie de Cullen, comprenant l'espèce *imaginaria*, dans laquelle des objets n'ayant pas d'existence réelle sont peints sur la rétine, la volonté se trouvant sous la dépendance d'une idée dominante. Suit une cécité temporaire ou une vue indistincte. Cet état vient souvent après une tension cérébrale prolongée, une émotion, une peur. Nous sommes autorisés à attribuer la cause immédiate de ce paroxysme à l'exposition du cerveau pendant un état tumultueux d'émotion nerveuse et vasculaire, aux ardeurs d'un soleil d'Orient à midi..... Toutes les évidences supposées d'une puissance surnaturelle sont simplement des symptômes d'une *infirmité* du corps. Paul, comme Asiatique, avait la tête faite autrement que la nôtre. Les lobes cérébraux antérieurs en étaient moins développés. Chez « l'apôtre des gentils », l'imagination l'emportait sur la raison ; et les meilleures organisations ainsi constituées ne peuvent envisager les choses à la « simple lumière de la vérité. »

Lire dans la *Psychologie de l'Attention*, par le D[r] Th. Ribot, le chapitre sur l'Extase, ainsi que le chapitre V, des maladies de la volonté, par le même savant. — Consulter aussi le D[r] H. Emminghans dans sa *Psychopathologie*, au chapitre des Hallucinations, ainsi que les *Psychische Exaltationszustaende* du D[r] W. Griesinger et tous les Psychoiâtres.

Quoiqu'il en soit, la Société a nommé séance tenante, une commission chargée de dresser un questionnaire au sujet de ces faits curieux, puis d'aller enquêter sur place afin de contrôler et bien établir les faits.

Enfin, la fin de la séance a été consacrée à la lecture d'un long mémoire du Docteur Audollent qui a une maison de santé à Auteuil, mémoire relatif à des faits de clairevue et de pronostications que le Docteur a constaté sur lui-même et sur deux femmes de sa maison.

Ce mémoire ne relate rien de bien neuf, c'est une sorte de synthèse de faits fort répandus ; aussi, avant la fin de son mémoire, un grand nombre de membres se sont éclipsés et le Président lui-même est obligé de lever la séance, car la lecture a duré plus de demi-heure et il est près de sept heures moins vingt, tandis que les séances doivent réglementairement être terminées à six heures et demie.

PHILOPHOTÈS.

A LA LOGE ANANTA

Une des loges théosophiques de Paris, la *Loge Ananta* a été tout récemment honorée de la visite de Mme Cooper Oakley, ancienne secrétaire de H. P. B., et aujourd'hui secrétaire-générale de la section Esotérique de la SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE.

Devant un nombreux auditoire, Mme Cooper Oakley, avec un haut savoir, une distinction parfaite, a développé, en excellent français, le verset 12 du chapitre XX, de l'apocalypse de Jean :

« ... Les morts grands et petits se tenaient devant le trône ; Des livres furent ouverts, dont celui de vie... »

« La mer rendit les morts qui étaient en elle... Et la mort et son séjour furent jetés dans l'étang de feu, la seconde mort. — Quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le *Livre de vie* fut jeté dans l'étang de feu... »

Ces paroles expriment symboliquement des phases successives de l'évolution humaine jusqu'à l'approche du grand passage dans le cercle « sois avec nous ! » qui préalablement à la fin de la manifestion présente, doit marquer l'une des étapes de l'éternel devenir en distin-

guant ceux qui ont mérité l'accession aux hauts grades, de ceux qui ont encore à s'instruire pour améliorer leur karma et ascender plus haut.

La doctrine secrète de H. P. B. actuellement publiée en français dans le Lotus Bleu, traite également ces questions intéressantes, mais la parole douce, musicale et persuasive de Mme Cooper Oakley a su donner à ses aperçus un charme indéfinissable, ce dont la remercie au nom de l'assemblée le commandant D. A. Courmes, co-directeur du *Lotus Bleu* à Paris, qui avait amené l'éminente conférencière et qui présidait la séance au lieu et place du président de la Loge, M. Paul Gillard qui avait été heureux de céder le fauteuil à notre ami D. A. C.

E. B.

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(Suite)

Quand Patrice entra dans la chambre de sa femme, celle-ci jeta un cri, car par la porte entr'ouverte par son mari, quelque chose avait été projeté vers elle et venait de tomber sur le lit. Patrice se retourna pour voir, si quelqu'un l'avait suivi. Personne ne se trouvait ni dans le couloir, ni dans l'escalier, il ferma la porte à double tour, puis il vint chercher sur le lit l'objet que sa femme et lui y avaient vu tomber: ils ne trouvèrent rien.

— J'ai pourtant bien vu un objet traverser la chambre au-dessus de ta tête dit Armande, et cet objet je l'ai vu tomber sur le lit.

Patrice et sa femme se regardèrent terrifiés; ils venaient en effet d'apercevoir sur le bord de leur lit, sur le bois même, une petite clef brillante: celle du sac de maroquin, qu'Armande avait vainement cherché dans sa poche au moment nécessaire; elle savait très bien qu'elle l'y avait mise!

— Si nous eussions trouvé cette clef, quelque part dans notre chambre, dit Patrice, nous pourrions supposer qu'elle était tombée de ta poche, mais je l'ai sentie me frôler les cheveux, lorsqu'elle a traversé au-dessus de ma tête!... Olympe et Marie sont couchées... Mais qu'est-ce alors ? qu'est-ce qui a ainsi lancé cette clef?

Un craquement prolongé se fit entendre dans le bois du lit...

— C'est extraordinaire ce bruit là, dit Armande, toute tremblante de peur.

— C'est le bois qui se dessèche répondit M. Paternot, qui bien qu'effrayé lui-même ne voulait pas le laisser paraître.

— Cette clef, m'inquiète, dit Armande, il faut l'enfermer!

Patrice déjà au lit et prêt à souffler sa bougie, dit à sa femme, qu'elle pouvait enfermer la clef, si elle voulait; que pour lui il se sentait tout glacé par le froid et ne se souciait nullement d'aller promener en chemise par la chambre!

— J'y vais moi, dit Armande, bien que je me sente très faible, car je ne pourrai jamais m'endormir en sentant cette clef libre encore de me tomber sur la tête, quand la bougie sera éteinte: et ce disant, Mme Paternot sauta du lit et prenant, toute frémissante, la petite clef, elle l'enferma dans le bureau qu'elle avait près de la cheminée.

Machinalement, Armande regarda en passant la glace qui était au-dessus de son bureau. Oh! horreur, elle y vit le fantôme de Dorothée s'y refléter vaguement, mais cependant il était assez distinct pour que Mme Paternot chercha à s'anéantir à sa vue; elle s'aplatit sur le plancher en poussant un cri rauque. Ce cri transformé par la peur ressembla à une sorte d'aboiement, et tout à coup la bougie s'éteignait sous un souffle mystérieux que sentit Armande.

Patrice se leva aussitôt, il chercha des allumettes, mais il n'en trouva pas, elles avaient disparu, il cria alors: Armande, Armande où es-tu, réponds-moi, je t'en prie, et marchant à tâtons dans la chambre Paternot chercha à retrouver sa femme. Enfin son pied heurta un corps étendu sur le plancher; il le prit entre ses bras et le remit dans le lit; puis ne sachant plus ce qu'il faisait, se heurtant même à tous les meubles, il finit par atteindre la cheminée où il trouva enfin, une boite d'allumettes. Il ralluma alors sa bougie et put constater qu'Armande avait complètement perdu connaissance et qu'elle était glacée comme un cadavre. Il la réchauffa de son mieux et afin qu'on ne put éteindre encore sa bougie, il alluma toutes celles des candelabres placées sur la cheminée, qui n'avaient jamais servi peut-être à une telle illumination. Paternot voyant sa femme rouvrir les yeux éprouva une réelle satisfaction, car il l'avait cru morte.

— Enfin, tu vas pouvoir me dire ce qui a causé ta chute, dit Paternot; Est-ce encore la clef?

Armande ne pouvait articuler aucun son; elle montrait du doigt à son mari la glace

qu'éclairaient brillamment les douze bougies des candélabres.

Hé bien ! quoi ? dit Patrice.

Enfin, ces mots sortirent péniblement de la bouche d'Armande :

— Dorothée, Dorothée, là, là !

— Tu es folle Armande, si cela continue, tu nous perdras par tes frayeurs insensées! Je te demande s'il est raisonnable de dire que celle qui est si bien murée et de plus bien morte là-bas, au fond du couloir dans un cabinet fermé à clef, peut venir ici. Allons, je vois qu'il me faudra user de mon autorité pour t'empêcher de faire des sottises.

... Mais je t'avertis, Armande, je serais dur, s'il le faut et je te maîtriserai, je t'en réponds... car enfin, il y va de notre sécurité à tous deux et de notre liberté à jouir de notre argent... Ne t'imagine pas, ma chère, que nous ayons beaucoup d'années encore à jouir de la clarté du soleil... J'ai une idée Armande, écoute et cela changera le cours de tes pensées: si à la belle saison, nous allions faire un grand voyage ?

Un craquement pareil au premier sembla disloquer le panneau du lit... Armande cacha sa tête sur la poitrine de son mari ; puis le silence se fit. Alors les époux se regardèrent ; tout effarés dans leur chambre, il leur sembla que la lumière des bougies vacillait comme sous la poussée d'un courant d'air.

Armande après un quart d'heure de silence dit tout bas à Patrice :

— Les morts reviennent, j'en suis assurée, maintenant, aussi nous sommes perdus ! Oui, oui, nous... nous quitterons cette maison, nous irons voyager... loin, bien loin...

Durant une demi-heure encore, les Paternot ayant observé que rien d'anormal ne se passait dans leur chambre, ils finirent par s'endormir !

Le lendemain, Mme Armande fut prise de délire, son mari seul veillait près d'elle.

La grosse Marie jugée inutile par Paternot et surtout par Mlle Roussel qui voulait avoir ses coudées franches dans la maison fut congédiée et Olympe prit le gouvernement du ménage.

Dans la matinée, le gros Ruffec transporta lui-même les effets de la dentellière dans son nouveau domicile, ainsi que quelques meubles qui lui appartenaient en propre, les ayant acquis avec ses économies et la dernière largesse du vieux de Courgemont.

La mère d'Olympe jeta les hauts cris et toute sorte d'imprécations à l'adresse des Paternot qui lui enlevaient sa fille comme compagne de ses nuits agitées; mais Mlle Roussel calma sa mère en lui disant que Ruffec, leur locataire prendrait sa chambre tout près d'elle et que ce bon garçon étant si près, les revenants n'oseraient pas se montrer, car Ruffec était de taille à les faire reculer tous.

Tout en allant et venant dans la maison, Olympe chercha à entendre les mots entrecoupés, que le délire faisait prononcer à Armande. M. Paternot, vieilli de dix ans après cette dernière nuit, voulut seul donner des soins à sa femme, mais par moment la malheureuse jettait de tels cris d'épouvante que bien que la porte de la chambre fut fermée, Olympe pouvait les entendre de l'escalier.

Le nom de Dorothée revenant à tout instant dans les cris de Mme Paternot, Mlle Roussel sentit de vagues soupçons l'envahir... L'auraient-ils fait assassiner par quelqu'un ? se dit la jeune fille. Puis haussant les épaules! Que vais-je m'imaginer, est-ce qu'une pareille horreur serait possible? Ah! non, mais cet égal, il pourrait bien y avoir un crime là dessous.

M. Paternot, dit la dentellière à son maître en lui servant le déjeuner, auquel Patrice toucha à peine, Mme est peut-être plus malade que vous ne pensez, il serait bon si vous le vouliez, d'aller chercher un médecin ?

Paternot se leva sombre et les sourcils froncés.

— Mlle Olympe, quand je jugerai nécessaire la présence d'un médecin, je vous préviendrai afin que vous alliez en quérir un ! Je connais le tempérament de ma femme et si vous voulez savoir toute la vérité, mon enfant, la voici: Mme Paternot voyant que j'avais décidé de vous avoir pour héritière a été prise d'un sentiment de jalousie atroce contre vous. Nous avons échangé quelques paroles amères à cause de vous et comme le départ précipité de notre cousine avait déjà fatigué les nerfs de ma femme, notre discussion lui a occassionné la fièvre et par suite le délire !

Olympe prit un petit air confit et dit avec de la pitié plein la voix: Pauvre Mme Paternot combien elle a tort en ce qui me regarde de me jalouser et d'une œillade mutine, elle fit comprendre à Patrice, qu'elle savait bien qu'au fond Armande devinait juste les véritables sentiments de son mari pour elle.

Deux jours après cette nuit où le fantôme de Dorothée avait affolé par sa présence Armande, Mme Paternot sans avoir repris sa lucidité ordinaire expira dans une dernière convulsion

causée par la vue de quelque chose que son mari ne voyait pas... Patrice ne s'aperçut pas de suite que sa femme venait d'expirer.

Le médecin et le prêtre ne furent appelés qu'après le décès de Mme Paternot, l'un pour constater sa mort, dont il ne fut nullement surpris, sa cliente ayant été toujours plus ou moins souffrante depuis de longues années.

Le second; le prêtre regretta vivement d'avoir été mandé si tard, car enfin sa pénitente n'aurait pas dû négliger de le faire avertir en temps utile, c'est-à-dire dès les premiers symptômes de trouble cérébral...

M. Paternot excusa de son mieux sa chère défunte, qui malgré ses timides avis s'était complètement refusé, à faire venir son confesseur!

— Elle ne se croyait pas, du reste, si malade dit en pleurant Paternot; ...Et moi, je ne pensais pas, non plus que cette crise aurait un tel dénouement!

...Priez bien pour elle, mon cher M. le curé, et surtout faisons lui dire des messes pour le repos de son âme; de plus, je désire M. le curé que l'on fasse de belles funérailles à ma pauvre et chère femme!

Paternot avait peu d'amis, ne fréquentant personne à Belle-Mine depuis la mort de son beau-père et oncle Raymond Paternot, aussi le cortège ne fut pas nombreux. Patrice donna les marques du plus violent chagrin et chacun se disait en voyant passer le convoi:

— Ce pauvre M. Paternot, en a-t-il du chagrin d'avoir perdu sa femme! C'était un ménage bien uni... des originaux un peu sauvages, voilà tout... Ils devaient être avares tous les deux, c'est bien mal quand on est riche et qu'on a pas des enfants à nourrir!

... On dit, qu'ils avaient fait de mauvaises spéculations et qu'ils avaient été ratissés de belle façon! Hein! que dites-vous voisin!... mais c'est tant pis pour eux, quand on est à son aise, pourquoi vouloir tenter la fortune... cela n'empêche pas que le pauvre vieux va trouver la vie bien triste, maintenant qu'il est tout seul.

C'est peut-être un peu pour cela qu'il se désole tant, dit un sceptique en fait de regrets.

— Vous comptez, Monsieur, répondit un voisin de Paternot, sans le dévouement de Mlle Roussel; il paraît qu'avant de rendre l'âme, Mme Armande Paternot à chaudement recommandé à la demoiselle de soigner son mari... C'est encore une assez jolie fille, que cette Olympe... Il n'est donc pas tant à plaindre le vieux!...

Après les obsèques de sa femme, Patrice se sentit soulagé d'un grand poids; Armande morte, il était en effet seul à connaître le crime, et le secret n'en serait que mieux gardé... Il pourrait vivre désormais fort tranquillement. — Olympe heureuse et bien payée serait une servante — compagne des plus agréables et la pensée d'aller avec Mlle Roussel faire le voyage projeté avec Armande réjouit le cœur du vieillard.

— J'emporterai mes bijoux que je démonterai à mon aise ici, et je les vendrai en voyage à quelque juif peu scrupuleux de leur provenance... je me servirai d'Olympe pour cela... Dans un an à peu près, à la belle saison, je quitterai la France pour un temps assez long... d'ici là, soignons-nous.

Olympe remarqua que M. Paternot, loin des regards étrangers avait laissé tomber promptement son masque de profonde tristesse; aussi en augura-t-elle fort bien pour ses affaires!

Elle ne se trompait point; en effet, M. Paternot donna en grande partie à sa gouvernante, la garde robe, de sa pauvre défunte.

Un jour, en mettant en ordre la chambre des deux époux que ne voulait plus habiter Patrice, Olympe trouva dans l'armoire la petite clef du sac de Dorothée, qu'Armande y avait cachée.

— Voilà une jolie clef que j'ai trouvé dit Olympe; vous la cherchez peut-être, Monsieur?

Patrice pâlit:

— Non, je ne sais d'où provient cette clef, mettez-la dans un tiroir, n'importe où!

— Puisque je suis en train de mettre tout en ordre chez vous M. Paternot...

— Dites chez nous, ma chère demoiselle Roussel, car vous devez dès à présent vous considérer comme à peu près maîtresse ici!...

Et comme Olympe interrogeait fièrement du regard son maître!

— Oui, Olympe, car je viens de faire mon testament, et je vous donne cette jolie maison et tout ce qu'elle renferme: meubles et linge, ainsi que le jardin y attenant, qui est bien beau, n'est-ce pas et en pleine production?

La dentellière baissa les yeux pour cacher en partie sa profonde satisfaction et s'inclina respectueusement.

— C'est trop pour moi, mon cher maître, mais enfin, j'espère qu'un long et dévoué ser-

vice me permettra de reconnaître au moins en partie, votre générosité !

— Je reprends, M. Paternot, puisque je vais mettre de l'ordre dans la maison, du grenier à la cave, je pense qu'il faudrait ventiler et nettoyer la chambre qu'a occupé votre cousine et aussi donner un peu d'air au cabinet qui est au fond du couloir; d'où il se dégage une mauvaise odeur, il doit y avoir des rats qui pourissent là dedans. il y a, du reste, si longtemps que c'est fermé !

Patrice resta quelque temps muet ; enfin il dit :

— Mlle Roussel, j'ai décidé de faire ma chambre au-rez-de-chaussée; je prendrais pour cela le salon, qui m'est devenu inutile... Je ne reçois presque personne... Je serais ainsi plus près de vous la nuit; si par cas, je me sentais fatigué vous pourriez plus facilement venir à mon aide... Oui, je ne veux plus habiter le premier ; j'y retrouve trop de pénibles souvenirs... Quant au cabinet, je m'en charge, je vais enlever tout ce qui nous est nécessaire, puis j'y entasserai ce dont je ne me servirais plus !

— Je vous aiderai pour ce petit arrangement, quand voudrez, répondit Olympe ? Ce sera au plus tôt, si vous le voulez-bien, Monsieur, car cette odeur....

— C'est bien, c'est bien, nous reparlerons de cela plus tard... pour la chambre de Dorothée, en voici la clef ; faites-y tous les arrangements que vous voudrez ; puis refermez les persiennes et rendez-moi la clef, quand vous aurez tout terminé.

Un mois s'était écoulé depuis la mort d'Armande, Paternot profita d'une absence prolongée de sa gouvernante pour ouvir le cabinet noir, il y entra en tremblant, car il sentit en effet une forte odeur de pourriture animale, bien que le galandage qui fermait la cachette eut été entièrement enduit de plâtre....

Patrice a qui sa passion : l'avarice ôtait même le plus léger remords, se sentait cependant très angoissé, craignant que ces miasmes putrides vinssent à augmenter ; aussi pour pallier ces odeurs nauséabondes, il plaça sur la cloison de brique, sur le galandage un large matelas qu'il cloua fortement dans le haut et il arrosa celui-ci de pétrole, puis sur le plancher, il versa plusieurs litres d'essence de térébentine, enfin il remplit ça et là la pièce de produits très odorants ; et comme il avait sorti auparavant de ce cabinet tout ce dont il avait besoin, il le remplit par des vieilleries qu'il fut prendre au grenier ; enfin, il l'encombra de telle sorte, qu'il était impossible même en ayant la clef de pouvoir repousser la porte qui s'ouvrait de dehors en dedans.

Fort tranquille de ce côté, car maintenant aucune mauvaise odeur ne transpirait de cette pièce, Patrice commença à respirer en repos; et mangeant et dormant bien, il reprit bientôt un meilleur visage.

C'est alors, qu'une lettre vint mettre le comble à sa quiétude. Le médecin de Corfou qui soignait James, lui apprit la mort de son cousin et le priait en même temps de prévenir la tante du jeune homme de son décès. Le docteur demandait en outre de lui faire acquitter les honoraires dûs pour son traitement ainsi que les frais divers que lui devait James Stoup.

« Votre jeune parent, écrivait le médecin, a été victime de son imprudence; il a fait une promenade en mer par un temps affreux et il est mort presque subitement après cette folle équipée.

Paternot envoya tout l'argent nécessaire pour solder le Docteur et dit qu'il était sans nouvelles de la cousine, malgré plusieurs lettres qu'il lui avait écrites. Quant aux effets de son cousin, il le priait de les garder à la disposition de sa tante Mme Dorothée Dublay, qui sans doute serait heureuse de retrouver des objets ayant appartenu à son bien-aimé neveu.

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Patrice était devenu veuf. Il avait fait petit à petit quelques placements et ses occupations jointes aux soins intelligents d'Olympe le plongeaient dans une sorte de bien-être qu'il n'avait jamais connu auparavant. Rien dans sa conscience absolument possédée par l'avarice ne le troublait.

Patrice avait l'habitude de porter sur lui dans sa poche quelques pièces d'or et quand il était au repos, il mettait presque toujours sa main droite dans sa poche et maniait, les yeux à demi-clos, pour mieux savourer sa sensation, les cinq à six pièces d'or.... Il avait tellement de joie à toucher ce métal que même la nuit, lorsqu'il s'éveillait, il touchait sous son oreiller l'or qu'il y déposait avant de se coucher.

Ainsi cet homme ne vivait et ne vibrait plus qu'au contact du seul objet de son amour, de l'or !

— Monsieur, Monsieur, dit un soir Olympe après le dîner, en accourant effrayée de sa cuisine, où elle lavait la vaisselle, il y a quelqu'un de caché dans la maison... là haut au premier, je viens d'entendre marcher.

— Allons donc, ce n'est pas possible répondit Paternot, bien que légèrement ému... la porte de la maison est toujours fermée dans la journée, et à l'heure qu'il est, elle est vérouillée.. d'où voulez-vous donc que s'introduisent les malfaiteurs, puisque le pavillon est isolé de toute part, même de la maison en location que je possède à côté?

— C'est vrai dit Olympe, cependant j'ai l'oreilie fine et je ne pense pas m'être trompée, Monsieur! mais tenez, écoutez vous-même, cela recommence... Cette fois le bruit était très distinct, quelqu'un descendait lentement l'escalier... Patrice ne pouvait plus douter... Il pâlit affreusement et saisissant le tisonnier de fer, qui était assez gros, il se mit en posture de se défendre.

Olympe tremblante de peur, claquait des dents, aussi vint-elle se réfugier derrière son maître...:

— C'est peut-être un revenant, murmura-t-elle tout bas!

— Taisez-vous donc, Mlle Roussel, dit Patrice, qui voulait par le bruit de sa voix se rassurer lui-même, ce sont des sornettes; les morts ne reviennent pas une fois en terre!... Préparez-vous à ouvrir la fenêtre pour appeler au secours, si le voleur entre ici.

(A suivre) M. A. B.

A NOS LECTEURS

Les fumistes ne sont pas tous dans l'industrie du chauffage, tant s'en faut; nous avons reçu en effet un petit bout de papier avec *Prière d'insérer*, c'est l'annonce d'un syndicat de la presse spiritualiste; nous pensons que nos confrères ne couperont pas dans une pareille annonce. De quel droit les occultistes-fumistes et banquistes, qui envoient des adresses aux Empereurs (rien que ça) au nom des spiritualistes, nous invitent à faire partie de leur syndicat. Puisqu'on ne nous a pas adressé de convocation pour la formation dudit syndicat nous l'ignorerons toujours et nous engageons nos amis à en faire autant.— Du reste, règle générale : se méfier de tout ce qui part de la maison des Droguistes de la rue Saint-Merri; il ne peut sortir de là que drogues et drogueries, ainsi nous avons reçu cette autre annonce mirifique!!

Université Libre des Hautes Études.

—

Facultés des Sciences hermétiques.

—

Tous les cours de premier degré fonctionnent à la Faculté, où déjà près de 20 élèves suivent avec assiduité les leçons.

Le cours de kabbalah élémentaire a été inauguré le 26 avril et se continuera tous les quinze jours, le lundi soir à 9 heures, à partir de cette date.

Les cours du second degré sont en voie d'organisation. Tsim... Boum! qu'on se le dise!

Une fois sorti de cette maison de Droguerie, on vous décerne un diplôme de DOCTEUR en kabbale.

Avis aux amateurs de parchemins et de peaux d'âne, ainsi que de ferblanterie, car un docteur en kabbale doit fatalement être un jour décoré de l'ordre des Palmipèdes ou de celui du Poireau, pauvres Cabotins, pauvres Histrions sacrés! Quel travail pour décrocher la timbale... Une pièce de 100 sous!

Nous avons reçu un grand nombre de volumes, nous les annoncerons ou en rendrons compte dans le prochain numéro.

Prochainement nous parlerons des fumistes-féministes.

En ce qui concerne d'autres travaux à publier dans la Curiosité, nous donnerons du Dr Pascal : *Le miracle.* — Matière et sens.— La vie des métaux, etc.

Albert de Rochas: *Une lettre sur la vie Future.*

L'Iconographie de l'Invisible:
Les Mahatmas du Tibet:
Le Rôle social de l'Eglise;
La Justice: Anarchie transcendente:
A la Société des sciences Psychiques:
Guérison immédiate de la peste:
Moïse Jéhovah et les enfants d'Israël;
Encore les Occultistes! etc., etc.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14